Brassens ? pourquoi pas Fernandel ?

par Alain BOSQUET

L'Académie française vient de se couvrir de ridicule en décernant son grand prix de poésie à Georges Brassens. C'est là non seulement une décision ahurisante, mais un coup très dur porté au prestige même du lyrisme, tel qu'il ne cesse de se détériorer en France aux yeux du grand public. Je ne sais rien des dessous de ce vote, de cette blague digne du « Canard Enchaîné », de cette énormité, de ce poisson d'avril à retardement. Je ne sais si l'on pose sa candidature à l'illustre récompense, et si par conséquent celle de Georges Brassens est apparue comme un moindre mal. J'ai des amis dans cette assemblée respectable; je songe au sentiment de honte qui doit aujourd'hui valoir de longues insomnies à des écrivains et des hommes de goût comme François Mauriac, Jean Paulhan, Marcel Achard, Jean Mistler, Thierry Maulnier. Non, il n'est pas possible que ces esprits-là — j'en oublie quelques-uns — prennent pour de la littérature ces textes qui, une fois débarrassés de la pauvre musique dont Brassens les entoure, sont la banalité et la platitude mêmes.

Ce geste est en vérité un acte de prostitution : on court à la rencontre du public pour avaliser son mauvais goût ; on est ému à bon compte, on veut confondre la chansonnette et le poème et, en dernière analyse, se venger de ce dernier, sous prétexte sans doute que le poème moderne est devenu, pour la plupart de ces messieurs, trop ambigu, trop difficile, trop intellectuel. Ce faisant, on donne raison à un public de plus en plus moutonnier, qui ne fait plus de distinction entre le poétique, la poésie et l'objet idéal où se concentrent ces deux sentiments, à savoir le poème. Car nous en sommes là, oh tristesse !

On confond désormais le poétique avec son expression verbale, le saule avec le vers qui en parle, le cou d'une femme avec les mots qui le traduisent, le coucher de soleil avec sa projection sur papier, dont on finit par entièrement se passer. La poésie, on se contente de la reconnaître dans la guitare de notre barde national, en oubliant qu'elle se revêtait jadis de mots à part entière. Et on qualifie de poète n'importe quel énergumène qui excite les imaginations, je veux dire n'importe quelle imagination paresseuse. Anquetil, poète de la pédale ! Cardin, poète de la couture ! Et j'en passe. Le public, lui, en conclut qu'Anquetil et Cardin sont des poètes, ce qui les dispense de lire les vrais poètes.

Le rôle de l'Académie est de réveiller les consciences, de guider la foule, d'élever le niveau des sensibilités. Qu'elle ait voulu protester contre un certain lyrisme cérébral, soit. Elle aurait pu, à supposer qu'elle ait voulu récompenser un poète abordable, choisir Queneau ou Prévert. Mais Brassens ? Allons, j'ai rêvé. Je devrais me calmer. Je sais bien que puisqu'il n'y a plus de poètes quai Conti, on va élire, dans le proche avenir, Jouve, Aragon, Char, Emmanuel, Guillevic, La Tour du Pin, n'est-ce pas ? On n'y attend que leur bon vouloir. Ne me dites pas que je me trompe et que le prochain académicien s'appelle Fernandel. Lui aussi, il chante...

Combat
10 juin 1967